

LA FAMILLE IMPÉRIALE PENDANT LES PREMIERS JOURS DE LA GUERRE –
VOYAGE A MOSCOU

(Août 1914)

Au moment où cette scène historique se déroulait dans le cabinet du ministre des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg, l'empereur, l'impératrice et leurs filles assistaient à l'office du soir dans la petite église d'Alexandria. En rencontrant l'empereur quelques heures plus tôt, j'avais été frappé de son expression de grande lassitude : il avait les traits tirés, le teint terreux, et les petites poches qui se formaient sous ses yeux quand il était fatigué semblaient avoir démesurément grandi. Et maintenant il priait de toute son âme pour que Dieu écartât de son peuple cette guerre qu'il sentait déjà toute proche et presque inévitable. Tout son être semblait tendu dans un élan de sa foi simple et confiante. À côté de lui, l'impératrice, dont le visage douloureux avait l'expression de grande souffrance que je lui avais vue si souvent au chevet d'Alexis Nicolaïévitch. Elle aussi priait ce soir-là avec une ferveur ardente, comme pour conjurer la menace redoutable ...

Le service religieux terminé, Leurs Majestés et les grandes-duchesses rentrèrent au cottage d'Alexandria; il était près de huit heures. L'empereur, avant de se rendre à table, passa dans son cabinet de travail pour prendre connaissance des dépêches qui avaient été apportées en son absence, et c'est ainsi qu'il apprit, par un message de Sazonof, la déclaration de guerre de l'Allemagne. Il eut un court entretien par téléphone avec son ministre et le pria de venir le rejoindre à Alexandria dès qu'il en aurait la possibilité.

Cependant l'impératrice et les grandes-duchesses attendaient à la salle à manger. Sa Majesté, inquiète de ce long retard, venait de prier Tatiana Nicolaïévna d'aller chercher son père, lorsque l'empereur, très pâle, apparut enfin et leur annonça, d'une voix qui malgré lui trahissait son émotion, que la guerre était déclarée. À cette nouvelle l'impératrice se mit à pleurer et les grandes-duchesses, voyant la désolation de leur mère, fondirent en larmes à leur tour. ¹

À neuf heures Sazonof arrivait à Alexandria. Il y fut retenu très longtemps par l'empereur qui reçut aussi au cours de la soirée Sir G. Buchanan, ambassadeur de Grande-Bretagne.

Je ne revis l'empereur que le lendemain, après le déjeuner, au moment où il vint embrasser le tsarévitch ² avant de se rendre à la séance solennelle du Palais d'Hiver d'où il devait, selon la coutume de ses ancêtres, lancer un manifeste à son peuple pour lui annoncer la guerre avec l'Allemagne. Il avait encore plus mauvais visage que la veille, ses yeux brillaient comme s'il avait la fièvre. Il me dit qu'il venait d'apprendre que les Allemands avaient pénétré dans le Luxembourg et attaqué les postes de douane français sans que la guerre eût été déclarée à la France.

Je transcris ici quelques-unes des notes que je pris au jour le jour à ce moment-là :

Lundi 3 août. – L'empereur est venu ce matin chez Alexis Nicolaïévitch; il était transfiguré. La cérémonie d'hier a été l'occasion d'une manifestation grandiose. Lorsqu'il a paru sur le balcon du Palais d'Hiver, la foule immense qui était massée sur la place s'est agenouillée et a entonné l'hymne russe. L'enthousiasme de son peuple a montré au tsar à quel point cette guerre était nationale.

J'apprends que l'empereur a fait hier au Palais d'Hiver le serment solennel de ne pas conclure la paix tant qu'il restera un seul ennemi sur le sol de la Russie. En prenant cet engagement devant le monde entier, Nicolas II marque bien le caractère de cette guerre : c'est la lutte à outrance, la lutte pour l'existence.

L'impératrice s'est entretenue assez longuement avec moi cet après-midi. Elle était dans un violent état d'indignation. Elle venait d'apprendre que, sur l'ordre de Guillaume II,

¹ Je tiens ces détails de la bouche de la grande-duchesse Anastasie Nicolaïévna qui m'en fit le récit le lendemain.

² Alexis Nicolaïévitch, encore mal remis de son accident, avait aggravé son état par une imprudence. Il ne put donc accompagner ses parents à Saint-Pétersbourg. Ce fut pour eux un gros crève-cœur.

CHAPITRE 9

l'impératrice douairière de Russie avait été empêchée de continuer sa route sur Saint-Petersbourg et avait dû, de Berlin, se rendre à Copenhague.

- Lui, un monarque, arrêter une impératrice ! Comment a-t-il pu en arriver là ? Il a tout à fait changé depuis que le parti militariste, le parti qui hait la Russie, a pris une influence prépondérante sur lui, mais je suis sûre qu'il a été amené à la guerre contre sa volonté. Il y a été entraîné par le Kronprinz qui s'était mis ouvertement à la tête du parti militariste et pangermaniste, et semblait désapprouver la politique de son père. Il a eu la main forcée par lui.

«Je ne l'ai jamais aimé à cause de son manque de sincérité, il a toujours joué la comédie et il est si vaniteux. Il m'a constamment reproché de ne rien faire pour l'Allemagne et il a mis tout en œuvre pour détacher la Russie de la France,³ mais je n'ai jamais cru que c'était pour le bien de la Russie. Cette guerre !... il ne me la pardonnera pas.

«Vous savez que l'empereur a reçu un télégramme de lui avant-hier dans la nuit, plusieurs heures après la déclaration de guerre, et ce télégramme demandait *une réponse immédiate qui seule pouvait encore conjurer l'effroyable malheur*. Il a cherché une fois de plus à tromper l'empereur..., à moins que cette dépêche n'ait été retenue à Berlin par ceux qui voulaient à tout prix que la guerre eût lieu.»

Mardi 4 août. - L'Allemagne a déclaré la guerre à la France et j'apprends aussi que la Suisse a mobilisé. Je me rends à la légation afin d'y prendre les ordres pour un départ éventuel.

Mercredi 5 août. - Je rencontre l'empereur dans le parc; il m'annonce, tout joyeux, qu'à la suite de la violation de la neutralité belge, l'Angleterre se rallie à la bonne cause. De plus la neutralité de l'Italie semble assurée.

- Nous avons déjà remporté une grande victoire diplomatique, celle des armes suivra et, grâce à l'appui de l'Angleterre, elle viendra plus tôt qu'on ne peut le croire. Les Allemands ont toute l'Europe contre eux, sauf l'Autriche. Leur insolence et leur despotisme ont fini par lasser même leurs alliés : voyez les Italiens !

Le soir j'ai de nouveau une longue conversation avec l'impératrice qui ne peut pas admettre que je parte pour la Suisse.

- C'est absurde, vous n'y arriverez jamais, tous les chemins sont coupés.

Je lui dis qu'un arrangement est intervenu entre l'ambassade de France et la légation de Suisse et que nous partirons tous ensemble par les Dardanelles.

- Le malheur est que si vous avez quelque chance fort minime d'ailleurs - d'arriver chez vous, vous n'en avez aucune de revenir ici avant la fin de la guerre. Et comme la Suisse ne se battra pas, vous resterez chez vous à ne rien faire.

En ce moment le Dr Dérévenko entre dans la salle où je me trouve avec Sa Majesté. Il tient à la main les journaux du soir qui annoncent la violation de la neutralité suisse par l'Allemagne.

- Encore ! mais c'est fou, c'est insensé, s'écrie l'impératrice. Ils ont complètement perdu la tête.

Et comprenant qu'elle ne peut maintenant me retenir, elle n'insiste plus et se met à me parler avec bonté de mes parents qui vont être pendant si longtemps sans nouvelles de moi.

- Je n'ai moi-même aucune nouvelle de mon frère, ajoute-t-elle. Où est-il ? En Belgique, sur le front français ? Je tremble à la pensée que l'empereur Guillaume, par vengeance contre moi, ne l'envoie contre la Russie, il est bien capable de cette vilénie !... Oh ! c'est horrible la guerre ! Que de maux, que de souffrances, mon Dieu !... Que deviendra l'Allemagne ! Quelle humiliation, quel écrasement ! Et tout cela par la faute des Hohenzollern, par suite de leur orgueil fou et de leur ambition insatiable. Qu'ont-ils fait de l'Allemagne de mon enfance ? J'ai gardé de mes premières années de si jolis souvenirs de Darmstadt, si poétiques, si bienfaisants et j'y avais de bien bons amis. Mais, lors de mes derniers séjours, l'Allemagne m'est apparue comme un autre pays, comme un pays inconnu et que je ne comprenais plus... Il n'y avait que les yeux avec lesquels je me retrouvais comme autrefois en communion de pensée et de sentiments. La Prusse a fait le malheur de l'Allemagne. On a trompé le peuple allemand, on lui a inculqué des sentiments de haine et de vengeance qui

³ Je ne puis pas dire que l'impératrice éprouvât une sympathie personnelle pour la France à laquelle ne l'attachait aucun souvenir, et vers laquelle aucune affinité de tempérament ne la portait. Elle ne comprenait pas le tour d'esprit français, et prenait au sérieux toutes les légèretés de plume de nos *immoralistes*. Par contre, elle goûtait les grands poètes du 19e siècle.

CHAPITRE 9

n'étaient pas dans sa nature... La lutte va être terrible, monstrueuse, et l'humanité marche au devant d'effroyables souffrances...

Jeudi 6 août. – Je me suis rendu ce matin en ville : la violation de la neutralité suisse n'est pas confirmée et semble très invraisemblable; le passage par les Dardanelles est impossible. Notre départ est donc renvoyé sans qu'on puisse prévoir quand il aura lieu. Cette incertitude me pèse.

Dimanche 9 août. – L'empereur s'est de nouveau entretenu assez longuement avec moi aujourd'hui. Il m'a parlé, comme les jours précédents, avec une confiance et un abandon que seules les circonstances exceptionnelles que nous traversons peuvent expliquer. Jamais ni lui, ni l'impératrice, n'abordaient avec moi de sujets politiques ou d'ordre intime. Mais les événements prodigieux de ces jours derniers, et le fait que j'ai été de si près mêlé à leurs soucis et à leurs angoisses, m'ont rapproché d'eux et ont fait tomber momentanément les barrières conventionnelles de l'étiquette et des usages de cour.

L'empereur me parle tout d'abord de la séance solennelle que la Douma a tenue la veille. Il me dit la joie immense que lui ont causée son attitude résolue et digne, son ardent patriotisme.

– La Douma a été à la hauteur des circonstances, elle a été vraiment l'expression de la nation, car le peuple russe tout entier a ressenti l'injure que lui a faite l'Allemagne. J'ai pleine confiance en l'avenir maintenant ... Pour moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter cette guerre et je me suis prêté à toutes les concessions compatibles avec notre dignité et notre honneur national ... Vous ne pouvez vous figurer combien je suis heureux d'être sorti de cette horrible incertitude, car je n'ai jamais enduré de torture semblable à l'angoisse des jours qui ont précédé la guerre. Je suis sûr qu'il se produira maintenant en Russie un mouvement analogue à celui de la grande guerre de 1812.

Mercredi 12 août. – C'est l'anniversaire d'Alexis Nicolaïévitch qui a aujourd'hui dix ans.

Vendredi 14 août. – Le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch,⁴ commandant en chef des armées russes est parti pour le front. Avant de quitter Péterhof, il est venu à Alexandria pour présenter à l'empereur le premier trophée de guerre, une mitrailleuse prise aux Allemands dans un des combats qui ont marqué le début des opérations à la frontière de la Prusse orientale.

Samedi 15 août. – On m'a annoncé hier soir que j'étais officiellement dispensé de rentrer en Suisse. J'apprends que c'est le résultat d'une démarche que Sazonof a fait faire à Berne, sur la demande de Sa Majesté. Au reste, il est de plus en plus douteux que les Suisses puissent partir.

La famille impériale doit se rendre le 17 à Moscou où l'empereur, selon la coutume de ses ancêtres, désire aller implorer sur lui et sur son peuple la bénédiction de Dieu, à l'heure tragique que le pays traverse.

Lundi 17 août. – L'arrivée de Leurs Majestés à Moscou a été l'un des spectacles les plus impressionnants et les plus émouvants qu'il m'ait été donné de voir jusqu'ici...

Après les réceptions d'usage à la gare, nous nous acheminons en une longue file de voitures vers le Kremlin. Une foule immense a rempli les places et les rues, a escaladé les toits des boutiques, s'accroche en grappes aux arbres des squares, aux devantures des magasins, s'écrase aux balcons et aux fenêtres des maisons et, tandis que toutes les cloches des sanctuaires sonnent sans interruption, de ces milliers de poitrines s'élève, formidable de grandeur religieuse et d'émotion contenue, ce merveilleux hymne russe où s'exprime la foi de tout un peuple :

Dieu, garde le Tsar !
Fort et puissant, règne pour notre gloire,
Règne pour l'effroi de nos ennemis, Tsar orthodoxe.
Dieu, garde le Tsar !

Sur le seuil des églises, dont les portes grandes ouvertes laissent apercevoir les lueurs des cierges qui brûlent devant l'iconostase, les prêtres en habits sacerdotaux et tenant à deux mains leur grand crucifix d'or, bénissent au passage le tsar d'un large signe de croix. L'hymne meurt et renaît, montant comme une prière d'un rythme puissant et majestueux :

Dieu, garde le Tsar !

⁴ Le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, petit-fils de Nicolas I^{er} avait été nommé par l'empereur généralissime des armées russes, aussitôt après la déclaration de guerre.

CHAPITRE 9

Le cortège arrive à la porte Ibérienne.⁵ L'empereur descend de voiture et, selon l'usage, entre dans la chapelle pour baiser l'image miraculeuse de la Vierge d'Ibérie. Il en ressort, fait quelques pas et s'arrête, dominant la multitude immense. Sa figure est grave et recueillie; immobile il écoute la voix de son peuple et semble communier avec lui. Une fois encore il a entendu battre le cœur de la grande Russie...

Il se tourne ensuite du côté de la chapelle, se signe, puis, se recouvrant, rejoint à pas lents sa voiture qui disparaît sous la vieille porte et gagne le Kremlin.

Alexis Nicolaïévitch se plaint beaucoup de nouveau de sa jambe, ce soir. Pourra-t-il marcher demain ou faudra-t-il qu'on le porte lorsque Leurs Majestés se rendront à la cathédrale ? L'empereur et l'impératrice sont désespérés. L'enfant n'a déjà pas pu assister à la cérémonie du Palais d'Hiver. Il en est presque toujours ainsi lorsqu'il doit paraître en public : on peut être presque certain qu'une complication surviendra au dernier moment. Il semble vraiment qu'un sort fatal le poursuit.

Mardi 18 août. – Quand Alexis Nicolaïévitch a constaté, ce matin, qu'il ne pouvait pas marcher, son désespoir a été très grand. Leurs Majestés décident cependant qu'il assistera à la cérémonie; il sera porté par un des cosaques de l'empereur. Mais c'est une cruelle déception pour les parents qui craignent de voir s'accréditer dans le peuple l'idée que le grand-duc héritier est infirme.

À onze heures, lorsque l'empereur paraît au haut de l'Escalier Rouge, la foule immense qui se presse sur la place l'acclame frénétiquement. Il descend lentement donnant le bras à l'impératrice, s'avance, suivi d'un long cortège, sur la passerelle qui relie le palais à la cathédrale de la Dormition et pénètre dans l'église au milieu des ovations enthousiastes de la multitude. Les métropolitains de Kiev, Saint-Petersbourg et Moscou, ainsi que les hauts dignitaires du clergé orthodoxe, sont présents. À la fin de l'office, les membres de la famille impériale s'approchent l'un après l'autre des saintes reliques qu'ils baisent pieusement, et se prosternent devant les tombeaux des Patriarches. Ils se rendent ensuite au monastère des Miracles pour prier sur la tombe de saint Alexis.

Longtemps encore après que Leurs Majestés furent rentrées au palais, la foule a continué à stationner sur place dans l'espoir de les revoir. Et lorsque nous sommes sortis, plusieurs heures plus tard, il y avait encore des centaines de paysans sur l'esplanade.

Jeudi 20 août. – L'enthousiasme ne fait que croître de jour en jour. Il semble que le peuple de Moscou (...) ⁶ de posséder le tsar et désireux de le garder le plus de temps possible, veuille se l'attacher (...) de son affection. Les démonstrations (...) de plus en plus spontanées, bruyantes (...)

Nous sortons chaque (...) Nicolaïévitch et moi. (...) Mont des Moineaux, d'où l'on a une vue superbe sur la Vallée de la Moskova et sur la ville des tsars. C'est de cet endroit que Napoléon observa Moscou avant d'y entrer, le 14 septembre 1812. Le spectacle est vraiment grandiose : au premier plan, tout au pied de la colline, le couvent de Novo-Diévitichy avec son enceinte fortifiée et ses seize tours à meurtrières; puis, un peu en arrière, la Ville Sainte avec ses quatre cent cinquante églises, ses palais et ses parcs, ses monastères entourés de murs crénelés, ses coupes dorées et ses bulbes aux couleurs vives et aux formes bizarres.

Ce matin, comme nous rentrons de notre promenade habituelle, le chauffeur s'est vu obligé de stopper en arrivant dans une des rues assez étroites du quartier de Jakimanskaïa, tant l'affluence était grande. Il n'y avait là que des gens du peuple et des paysans des environs, venus en ville pour leurs affaires ou dans l'espoir de voir le tsar. Tout à coup des cris se font *entendre* : «L'héritier !... L'héritier !...» La foule se précipite, nous entoure, nous serre de si près que nous nous trouvons bloqués, et comme prisonniers de moujiks, de ces ouvriers, de ces marchands qui se bousculent (...) gesticulent et se démènent pour mieux (...) le tsarévitch. Des femmes et des enfants s'enhardissent peu à peu, escaladent les marchepieds de la (...) longent leurs bras au travers des portières (...) ils sont parvenus à effleurer l'enfant, s'écrient (...) touché !... j' ai touché l'héritier !...» (...) Nicolaïévitch, effrayé de la violence de ces démonstrations (...) rejeté au fond de la voiture. Il (...) imprévu de cette manifestation (...) des formes si excessives, et si (...) Il se rassure toutefois en voyant les bons sourires de ces braves

⁵ C'est la porte par laquelle les tsars passaient toujours pour se rendre au Kremlin lorsqu'ils venaient à Moscou. Elle conduit de la ville à la Place Rouge qui s'étend tout le long du mur est du Kremlin.

⁶ textes peu lisibles

CHAPITRE 9

gens, mais il reste confus, gêné par l'attention dont il est l'objet, ne sachant que dire ni que faire. Pour moi je me demande, non sans angoisse, comment tout cela va finir, car je sais qu'aucun service d'ordre n'est prévu pour les promenades du grand-duc héritier, dont ni l'heure, ni l'itinéraire ne peuvent être fixés à l'avance. Je commence à craindre qu'un accident ne se produise au milieu de cette effroyable cohue de gens qui s'écrasent autour de nous.

Cependant deux gros *gorodovy* (sergents de ville) arrivent tout essoufflés, criant et tempêtant. La foule, avec l'obéissance passive et résignée du *moujik*, oscille, puis reflue lentement. Je donne alors au maître d'équipage Dérévenko, qui nous suivait dans une seconde voiture, l'ordre de prendre les devants et nous parvenons ainsi à nous dégager à tour de roues.

Vendredi 21 août. – Leurs Majestés, avant de rentrer à Tsarskoïé-Sélo, ont tenu à se rendre au couvent de Troïtsa, le plus célèbre des sanctuaires de Russie après la vieille *laure* de Kiev. Le train nous amène jusqu'à la petite station de Serghievo, d'où nous gagnons en voiture le monastère. Campé sur une hauteur, on le prendrait, de loin, pour un énorme bourg fortifié, si les clochers bariolés et les dômes dorés de ses treize églises ne venaient révéler sa véritable destination. Rempart de l'orthodoxie, il eut à subir au cours de son histoire des assauts redoutables, dont le plus fameux est le siège qu'il soutint pendant seize mois au début du XVII^e siècle contre une armée de trente mille Polonais.

C'est, avec Moscou, et les villes de la Volga supérieure, l'endroit où s'évoque avec le plus d'intensité le passé, la Russie des boïards, des grands-ducs de Moscou, des premiers tsars, et où s'explique le mieux la formation historique du peuple russe.

La famille impériale assiste à un *Te Deum*, et se prosterne devant les reliques de saint Serge, le fondateur du couvent. L'archimandrite remet alors à l'empereur une icône peinte sur un fragment du cercueil de ce saint, un des plus vénérés de toute la Russie. Jadis cette image accompagnait toujours les tsars dans leurs campagnes. Sur l'ordre de l'empereur, elle sera transportée au Grand Quartier Général et placée dans «l'église de campagne» du commandant en chef des troupes russes.

L'empereur, l'impératrice et leurs enfants se rendent ensuite dans la petite église de Saint-Nicon, puis ils s'arrêtent quelques instants dans les anciens appartements des patriarches. Mais le temps presse et nous devons renoncer à visiter l'ermitage de Gethsémané, qui se trouve à une petite distance du monastère, et où, selon un usage encore fréquent en Russie, certains ermites se font enfermer dans des cellules souterraines murées. Ils y vivent ainsi dans le jeûne et la prière, parfois jusqu'à la fin de leurs jours, complètement retranchés de ce monde et ne recevant leur nourriture que par un guichet, seul moyen de communication avec leurs semblables qui leur soit laissé.

La famille impériale prend congé de l'archimandrite et quitte le couvent, accompagnée jusqu'à l'enceinte extérieure par une foule de moines qui se pressent autour des voitures.